

Culture

PASSION

■ Souvenirs d'un amateur d'échecs

Rencontre avec René Alladaye, auteur d'une « Petite philosophie du joueur d'échecs ».

J'ai pas les nerfs ! » Mâchoires crispées, poings serrés, pied agité, cet après-midi, dans un coin du jardin du Luxembourg, le jeune joueur observe sur l'échiquier l'effrayant schéma du knock-out qu'il vient de subir : un mat en sept coups, sans appel. Son adversaire coche tranquillement un petit carnet comme on épingle un papillon. Aux échecs, il n'y a pas de hasard, pas de pièces cachées, pas de bluff. La solution se tient sous les yeux du joueur, inscrite noir sur blanc dans un cadre de 64 cases. Pour le perdant, seul face à ses erreurs, la morsure de la défaite est particulièrement cruelle. Apprendre à jouer aux échecs, c'est par bien des aspects apprendre à perdre. « Même pour l'amateur que je suis, la douleur de la défaite est plus profonde que le plaisir de la victoire », reconnaît René Alladaye.

Professeur de littérature américaine à l'université de Toulouse-II, il vient de publier une « Petite philosophie du joueur d'échecs ». Il y retrace son chemin de passionné, une promenade autobiographique buissonnière sur la planète échecs, de Boston à Londres. Il décrit aussi bien le plaisir d'assister à quelques parties de grands maîtres que celui de prendre chaque mois la route avec les membres de son club de la banlieue toulousaine. On croise en chemin quelques grands noms des échecs : Karpov, Kasparov, Fischer... mais aussi Steve McQueen, Harry Potter, Murray Head et son tube « One Night in Bangkok »... Cette « Petite philosophie » n'est pas un manuel, mais un survol poétique d'esthète fasciné, une lettre d'amour enflammée. Le jeu est resté indifférent à la déclaration de l'auteur. Depuis qu'il écrit sur les échecs, les scores de René Alladaye ont même baissé. On a beau souffler à l'oreille de l'échiquier la plus belle prose du monde, il reste fier et méprisant dans sa beauté supérieure de courtisane. Le jeu ne répond qu'à des mouvements concrets.

Historien de son art

Les ouvrages d'échecs classiques qui composent la bibliothèque de René Alladaye se présentent comme des suites de combinaisons, signes cabalistiques froids et indéchiffrables pour les profanes : « 28.Rb1 ? Fxd4 ! 29.Df5+ g6 30.Dd7+ Fg7 -/+ ». Les échecs, comme toute langue, divisent l'humanité : ceux qui la comprennent et ceux qui n'y entendent rien. L'amateur d'échecs a aussi plaisir à faire partie d'un cercle d'initiés qui se réunit autour de grands textes classiques.

Dès le XVI^e siècle, on commence à noter les coups au cours des parties. Les joueurs étaient déjà conscients de constituer un patrimoine, d'écrire au fil des rencontres une véritable histoire. De fait, un grand maître est d'abord historien de son art. Alladaye se souvient ainsi d'une partie qui opposa Karpov à Kasparov à Moscou en 1985. En sacrifiant sa Dame, le jeune Kasparov poussait le maître à l'abandon dans un salto spectaculaire. Croyant au prodige, le public applaudit à tout rompre. Quant à Karpov, abasourdi, il saisit soudain qu'il n'était pas tombé dans les griffes d'un génial improvisateur. Il venait de revivre pas à pas une partie disputée à Paris soixante ans plus tôt. L'astuce recyclée par Kasparov était un coup pionnier de l'âge moderne qui vit s'imposer la notion de sacrifice.

Les années 1920 marquèrent en effet la fin de l'âge classique où la nature du pion comptait plus que sa position. Avant cette époque, on n'aurait sans doute pas songé à jeter une Dame comme un kamikaze dans le camp adverse. L'âge moderne des échecs commence donc avec celui de l'industrie. Il en épouse la vision et surtout le rythme. En 1857, un joueur avait mis onze heures à pousser un pion. Au bout de dix heures cinquante neuf minutes, son adversaire aurait eu la curiosité de lui demander s'il comptait enfin jouer. L'autre aurait répondu « Ah ? C'est mon tour ? ». La démocratisation du « Zeitnot », pendule à double cadran, limita le temps de réflexion entre les coups et transforma certaines parties, les « blitz », en de véritables échanges de ping-pong.

La saga des échecs tissée par les joueurs connaîtra-t-elle un point final ? Le nombre de pièces et de cases étant limité, on peut imaginer qu'un jour toutes les combinaisons seront répertoriées et que celui qui les connaîtra par coeur sera le plus grand champion de tous les temps. A l'heure actuelle, on entre rarement dans l'inédit avant le trentième coup. Reste qu'il existe d'après les spécialistes 318.979.584.000 façons de jouer les quatre premiers coups...

En réduisant le jeu à une simple liste de combinaisons, on négligerait cependant une face essentielle de son intérêt : l'aspect sportif. Si le jeune joueur a arpenté moins longtemps les couloirs et les angles de l'échiquier que son aîné, une partie reste un combat, une guerre en miniature. Une partie d'échecs est un voyage au pays de la peur, mieux vaut être en bonne santé pour s'y aventurer. La vivacité et la fraîcheur l'emportent donc souvent sur la connaissance et l'expérience. La qualité première du joueur d'échecs est bien sa capacité à se projeter dans l'espace. Il suffit de regarder ses yeux pour constater qu'il n'est pas assis confortablement sur sa chaise mais entièrement absorbé dans un espace hostile, debout au milieu d'un feu croisé, avançant dans un véritable champ de mines. Les échecs sont une affaire de vie ou de mort, comme le montre la partie du « Septième Sceau » d'Ingmar Bergman où un chevalier affronte la Grande Faucheuse en personne. Face à un tel adversaire, on raconte que certains grands maîtres perdent jusqu'à quatre kilos au cours d'un match. Même Ivan le Terrible succomba en 1584 alors qu'il entamait une partie contre le prince Bielski. René Alladaye, qui joue également au tennis, témoigne de ces moments où, dans une simple compétition amateur, le coeur s'emballa comme celui d'un sprinter.

Un ordinateur n'a pas de coeur

Du coeur, du souffle... Pour exécuter Gary Kasparov dans la sixième partie en dix-neuf coups et moins d'une heure, la force de l'ordinateur Deep Blue fut peut-être de n'avoir ni l'un ni l'autre. René Alladaye connaît par coeur la combinaison qui étrangla le grand maître russe dans la seconde partie, en ce jour marquant de 1997 : ces fameux trente- sixième et trente-septième coups et ce Fou redoutable, planté comme un poignard au centre de l'échiquier. En étudiant de près la position, on s'aperçoit que Kasparov aurait pu mieux la négocier, forcer au moins la machine au nul. Mais voilà, ce jour-là, le plus grand joueur du monde, comme le débutant du jardin du Luxembourg, « n'avait pas les nerfs ». Et Deep Blue, lui, n'avait pas de nerfs. Huit ans plus tard, Alladaye sourit en évoquant le lendemain matin, lorsqu'il découvrit le titre de « Libération » comme on s'éveille d'une mauvaise cuite : « L'homme est-il foutu ? ». Même dans sa défaite, le flamboyant Kasparov parvenait à triompher. Il passait aux yeux du monde pour l'ultime rempart de l'humanité.

déjà été écrites, celle de l'homme contre la machine s'était jouée dès 1809. Napoléon Ier, grand amateur du jeu, perdit cette année-là contre le « Turc », automate du baron Von Kempelen qui sillonnait les cours d'Europe. On s'aperçut plus tard qu'il ne s'agissait pas d'une machine mais d'une marionnette. A l'intérieur se tenait un joueur qui voyait l'échiquier grâce à un astucieux système de miroirs.

De même, Deep Blue est un programme né de la rencontre de grands maîtres d'échecs et d'informaticiens. Il joue bien, mais ne fascine pas : pas de nerfs, pas de cœur et donc pas de style. Or les échecs restent une affaire humaine, une partie s'exécute comme une partition. Parfois, le soir, lorsque notre amateur rentre de l'université, il se replonge dans les « 60 meilleures parties » de Bobby Fischer comme le mélomane pose sur sa platine un enregistrement des « Variations Goldberg » par Glenn Gould. Apparaissent alors des enchaînements parfaits, les diagonales aériennes d'un joueur magique.

Fluide comme du Mozart

Dans un café de Toulouse, Alladaye reproduit sur un échiquier de poche la fameuse ouverture de la sixième partie du légendaire duel qui opposa Fischer à Spassky en 1972. Un geste d'une « pureté et d'une profondeur à laquelle peu de spécialistes de ce système parviennent, même après des années de pratique et d'étude », écrit-il. Fischer avait toujours soutenu que cette ouverture du pion Dame n'avait pas ses faveurs. Ce coup avait une simplicité désarmante. Et Spassky fut désarmé. Il avait en face de lui un virtuose : « Il faut un certain degré de connaissance pour admirer la musique de Pierre Boulez. A l'inverse, Fischer c'est Mozart. Chez lui tout est fluide, évident, simple », explique René Alladaye. Mais l'estocade subtile surprend toujours.

Spassky affrontait un adversaire d'une espèce nouvelle, un monstre délicat... et il portait sur ses épaules tout le poids de l'URSS. Dès 1917, Lénine avait en effet décidé de faire des échecs le sport national. Lorsque le match débuta, les Soviétiques détenaient le titre mondial depuis vingt-quatre ans. En pleine guerre froide, la victoire du jeune Américain était un symbole fort. Fischer, adulé, fut brandi par l'Amérique comme une bannière étoilée sur un char de 4 Juillet. Il ne remit jamais son titre en jeu et transforma peu à peu son triomphe en déchéance. Il se perdit dans l'antisémitisme et les sectes, disparut, puis ressurgit au Monténégro en 1992 pour priver peu glorieusement Spassky de sa revanche. Depuis, il encourt dix ans de prison aux Etats-Unis pour avoir violé l'embargo international contre la Yougoslavie. Après s'être publiquement réjoui des attentats du 11 septembre, il vient de trouver refuge en Islande dont il vient d'être fait citoyen.

Derrière la haine de Fischer se cache peut-être la plus grande tragédie de l'histoire du « noble jeu ». En 1972 à Reykjavik, il glissait sur les cases, libre comme un patineur sur glace. Cet instant intime de grâce purement échiquéenne lui a été volé par l'Histoire. Ne restait plus à Fischer que le pouvoir de le gâcher.

ADRIEN GOMBEAUD

En pratique

A lire

« Petite philosophie du joueur d'échecs », de René Alladaye, Milan.

A voir

Ce week-end se déroule le Grand Prix de Bordeaux au Théâtre Femina. L'un des cinq plus grands tournois de parties semi-rapides du monde se veut aussi une manifestation accessible au grand public. Les parties sont commentées de façon claire pour les non-initiés et retransmises sur écran géant. On pourra notamment voir jouer les grands maîtres, Anatoly Karpov et Laurent Fressinet. Places de 17 à 27 euros. Rens. : 05.56.33.26.50.

www.grandprixdebordeaux.com Conseils et adresses de René Alladaye Pour jouer en ligne ou voir des parties, www.chessclub.com : site international en anglais pour tous niveaux, on croise même des grands maîtres. Pour se perfectionner, le logiciel Fritz 8 (ChessBase/PC) est très pédagogique mais mieux vaut débiter en club. Le site de la fédération www.echecs-asso.fr permet d'en trouver un facilement et de suivre l'actualité. Voir aussi le site très complet du Nao, prestigieux club de l'avenue Foch à Paris (www.nao-cc.com). En DVD « Le Septième Sceau », d'Ingmar Bergman, où le héros affronte la mort (Arcades), « La Diagonale du fou », de Richard Dembo, sur la rencontre d'un grand maître russe et d'un jeune joueur passé à l'Ouest (Montparnasse), et la partie torride qui oppose Steve McQueen à Faye Dunaway dans « L'Affaire Thomas Crown », de Norman Jewison (MGM).

Tous droits réservés - Les Echos 2005